

## Aragon derrière l’emblème politique : où en est-on ?

Emmanuelle Cordenod-Roiron

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1380>

DOI : 10.4000/itineraires.1380

ISSN : 2427-920X

### Éditeur

Pléiade

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 69-85

ISBN : 978-2-296-55744-4

ISSN : 2100-1340

### Référence électronique

Emmanuelle Cordenod-Roiron, « Aragon derrière l’emblème politique : où en est-on ? », *Itinéraires* [En ligne], 2011-4 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1380> ; DOI : 10.4000/itineraires.1380

---



*Itinéraires* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

# Aragon derrière l’emblème politique : où en est-on ?

## *Abstract*

Aragon’s writings have long been wrongly perceived through a single-minded ideological angle. While the complexity of Aragon’s two facets—that of the political activist and that of the writer—is now acknowledged, contemporary critics often over-investigate the still elusive intertwining between these two poles, and its consequences on the writing itself are too rarely examined. It is therefore necessary to reexamine and rethink the nature of this link, exposing the incompatibility between Aragon’s compulsive drive towards disorder and dislocation, pervading his writings, and the Communist party’s coercive nature.

Keywords : Aragon, French Communist Party, politics, writing, duality

Mots clés : Aragon, Parti communiste français, politique, écriture, dualité

« J’ai toujours été indigne des rôles qu’on m’a donnés<sup>1</sup> » : si Aragon cherche à se soustraire, à partir des années 1960, à l’instrumentalisation dont il fait l’objet de la part du PCF, il n’en a pas moins contribué à élaborer sa propre légende, celle d’un écrivain assigné à son militantisme, pris dans un monolithisme idéologique qui fait écran à son œuvre.

Les faits sont connus : fort de sa légitimité de poète national acquise pendant la Résistance, Aragon fait figure de héros du PCF : outre la durée de son engagement, qui fait exception parmi les intellectuels (cinquante-cinq ans, de 1927 à sa mort en 1982), il a la particularité de s’être risqué dans les hautes instances du Parti (en tant que membre du Comité central<sup>2</sup>), et d’avoir cumulé les responsabilités d’importance dans ses relais institutionnels, depuis la direction de journaux dépendants du PCF comme *Ce soir*

---

1. Aragon, « J’appelle poésie cet envers du temps », *L’Œuvre poétique* [1974-1981], 2<sup>e</sup> édition revue, complétée et présentée par Édouard Ruiz, t. II, Paris, Livre Club Diderot, 1989-1990, p. 27.

2. Membre suppléant depuis avril 1950, puis titulaire à compter de juin 1954.

ou surtout *Les Lettres françaises*, jusqu'à celle d'organes affiliés comme le Comité national des écrivains.

Aragon est donc soumis à une double contrainte, puisqu'il n'a pas seulement choisi de fondre sa parole individuelle dans le cadre collectif du Parti, mais aussi d'être un porte-parole de la politique culturelle de celui-ci, espérant pouvoir y contribuer en amont, mais engageant surtout le Parti dans tout ce qu'il dit, écrit ou fait, en aval. Or si l'on peut, avec l'historien Mathieu Rigo, définir Aragon comme un « paradoxe institutionnel<sup>3</sup> », c'est d'abord que sa confrontation à l'appareil communiste a été d'une extrême ambivalence, et plus douloureuse qu'on ne le croit : comment concilier l'image du magistère exercé par Aragon sur la vie culturelle, en partie fondée, et les exemples montrant que sa marge d'autonomie était finalement limitée ? Force est de constater, qui plus est, que les déclarations d'allégeance de l'écrivain ne correspondent que de façon caricaturale à la réalité de son œuvre (« mes livres sont des livres du Parti, écrits pour lui, avec lui, dans son combat. Plus ou moins bien, c'est une autre affaire<sup>4</sup> ») : on pense aux quelques fameux textes de militantisme outrancier, qui ont longtemps servi à disqualifier, pour des raisons de principe, l'ensemble de ses écrits.

Tout l'enjeu de la critique, depuis les années 1990 environ, a donc été d'arracher Aragon à la lecture idéologique. Jusque-là en effet, son œuvre n'avait été saisie que de façon partisane, sous le poids d'une évaluation politique et morale. À la critique communiste complaisante, qui relaie le discours d'Aragon en plaçant rétrospectivement son œuvre dans une perspective téléologique (le réalisme et l'engagement comme dépassement dialectique du surréalisme qui en était l'annonce) s'oppose la critique rejouant le procès du communisme à travers Aragon, dont le talent aurait été perverti durant les années stalinienne (*Le Monde réel* brocardé comme cycle de romans à thèse), avant de renaître à partir du *Roman inachevé* (1956), de *La Semaine sainte* (1958) et des derniers romans<sup>5</sup>. Cette critique à charge s'arrête généralement au constat du clivage de l'œuvre, à partir du jugement moralisateur, à peu de frais, de l'homme, qui a tu ce qu'il présentait et savait des atrocités soviétiques depuis la fin des années 1930, et qui n'a pas eu le « beau geste de rompre<sup>6</sup> ».

3. Mathieu Rigo, *Aragon communiste. Un itinéraire intellectuel et politique*, DEA d'histoire sous la direction de Jean-François Sirinelli, Université Lille 3, 1999.

4. Aragon, « L'art de parti en France », intervention au XIII<sup>e</sup> Congrès du PCF, Ivry, juin 1954, republiée sous le titre « Discours d'Ivry », dans *J'abats mon jeu* [1959], Paris, Stock, 1997, p. 204.

5. Pour le recensement de cette critique partisane, voir la « Note sur les travaux critiques consacrés à Aragon » dans Sophie Bibrowska, *Une mise à mort : l'itinéraire romanesque d'Aragon*, Paris, Les Lettres nouvelles, 1972, p. 169-180 ; mais aussi *Les Critiques de notre temps et Aragon*, textes réunis et présentés par Bernard Lecherbonnier, Paris, Garnier frères, 1976.

6. Daniel Bournoux, « La tragédie politique », dans *La Parole ou l'énigme*, Actes du colloque organisé par la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 11-12 juin 2004, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2005, p. 52.

Pour en finir avec ces vains débats, plusieurs lignes critiques ont alors vu le jour. Mentionnons d'abord celle de l'évitement pur et simple de la question politique, qu'évoquait déjà Sophie Bibrowska en 1972, à propos des approches cloisonnées de l'œuvre<sup>7</sup>, et qu'on retrouve aujourd'hui dans la critique universitaire : dans la recherche doctorale, en vertu du modèle dominant d'un « apolitiquement correct<sup>8</sup> », comme l'explique Jean-Yves Guérin, mais aussi dans l'approche actuelle d'Aragon par le biais de la linguistique<sup>9</sup>, comme si l'on voulait tirer l'auteur vers des problématiques « modernes », et que le formalisme protégeait du parti pris.

D'autres chercheurs en sciences humaines, se fondant sur les bénéfiques identitaires apportés par l'engagement, sont tentés de se livrer à une critique qu'on peut appeler démystificatrice, ce que suggère Julia Kristeva : « Cette adhésion est-elle un mentir-vrai, un faux-semblant, un masque, un artefact ? Les dernières années d'Aragon pourraient le laisser penser, puisqu'il finit alors par se débarrasser de sa respectabilité<sup>10</sup>. » C'était la thèse, rapide (et à charge), de Jeannine Verdès-Leroux, écrivant en 1983 que l'« adhésion » d'Aragon « maintenue dans un mélange inextricable de zèle et de désespoir constitu[ait] plus la recherche (ratée) d'un salut personnel que l'adhésion à une politique »<sup>11</sup>.

Mais c'est la critique « réparatrice », luttant contre l'image, tenace dans la mémoire collective, du servile *apparatchik*, qui a contribué à renouveler les études aragoniennes. Néanmoins, le parti pris de réhabilitation aidant, certaines de ces approches sont finalement mal dégagées de la morale : dans une logique de compensation, on relève les bons et les mauvais points, avec le souci de toujours défendre l'honnêteté et la sincérité d'Aragon, dans ses « erreurs » comme dans ses contradictions (qui ne seraient qu'apparentes), comme si le fait de parler de dédoublement et de supposer, partant, quelques états d'âme chez Aragon, pouvait donner aliment à ses détracteurs<sup>12</sup>. Cela aboutit à une forme de néo-positivisme consistant à donner foi, par principe, à la parole d'Aragon, comme pour se prémunir de toute projection subjective. Maryse Vassevière, par exemple, refuse d'envisager

---

7. Comme l'ouvrage d'Yvette Gindine, *Aragon prosateur surréaliste*, Genève, Droz, 1966 ; voir Sophie Bibrowska, *Une Mise à mort*, op. cit., p. 177.

8. Jeanyves Guérin, « La recherche sur le vingtième siècle », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 1, 2005, p. 6.

9. Voir le colloque « La Langue d'Aragon », organisé par Cécile Narjoux et tenu à l'Université de Bourgogne, du 11 au 12 mars 2009 (Actes à paraître), et le colloque « Aragon romancier : genèses, modèles, réemploi », organisé par Dominique Massonnaud et par Julien Piat, à l'Université Stendhal III de Grenoble, prévu pour mai 2012.

10. Julia Kristeva, *Sens et non-sens de la révolte*, Paris, Fayard, 1996, p. 215.

11. Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Fayard/Minuit, 1983, p. 293.

12. L'essai de Valère Staraselski, *Aragon : la liaison délibérée*, Paris, L'Harmattan, 1995, en est un exemple.

qu'il puisse y avoir de l'autopersuasion chez Aragon<sup>13</sup> – question pourtant inévitable dans l'articulation de sa poétique et de son positionnement idéologique – et plus largement, exclut l'idée d'une quelconque volonté de mystification de sa part<sup>14</sup>.

Dans le sillage des travaux de Daniel Bougnoux<sup>15</sup>, au contraire, il ne s'agit pas de réhabiliter l'auteur par l'exigence d'une défense morale, mais d'affirmer que ce sont les paradoxes d'Aragon qui séduisent justement, comme énigme à résoudre et expression d'une singularité – « le propre de l'artiste est dans ses contradictions<sup>16</sup> », pour reprendre les mots mêmes d'Aragon. Ce sont donc surtout « les aspects refoulés du communisme, [...] compliquant de plus belle les textes », que Daniel Bougnoux met en avant : « Aragon communiste est plus intéressant que le surréaliste, [...] pour la même raison que le murmure, le mentir-vrai, les masques [...] et les biais du séducteur nous exciteront toujours plus que l'écriture univoque et la parole autorisée »<sup>17</sup>.

Néanmoins, la tension chez Aragon entre création littéraire et contrainte politique, avec ce qu'elle suppose de tourments, ne se joue pas seulement dans l'intériorisation de cette contrainte, se traduisant par une écriture hantée par le contrôle d'elle-même, attentive à ne pas se dévoiler et à dire sans dire, à qui veut bien entendre. Ce désir de maîtrise combat lui-même une pulsion de désordre et de dislocation, constante dans l'œuvre d'Aragon, qu'il appelle la « dérive ». Sans opposer naïvement le contrôle et sa perte (qui reste de l'ordre de l'effet), ce mouvement propre qui traverse l'écriture révèle une puissance de dispersion et de déprise chez son auteur, qui ne pouvait que se heurter aux structures coercitives et au militantisme communistes.

Ainsi, si l'on s'accorde désormais à dire la complexité des figures d'Aragon militant et d'Aragon écrivain, la question de l'articulation des deux, bien que surinvestie par la critique<sup>18</sup>, reste fuyante (puisque

13. Voir par exemple son article à propos des écrits d'Aragon sur la littérature soviétique : Maryse Vassevière y défend la « position de juste milieu critique » d'Aragon, « entre l'enthousiasme irréfléchi et l'hostilité systématique », comme un réel « souci d'interculturalité et d'ouverture à la différence » (« Le journalisme au service de la critique du dogmatisme », *Recherches Croisées Aragon Triolet*, n° 10, 2006, p. 250-251).

14. Notamment dans « Approche génétique de la théorie des incipit » [Conférence au séminaire de l'équipe Aragon de l'ITEM, janvier 2009], consultable sur le site de l'ITEM à l'adresse <http://www.item.ens.fr/index.php?id=377289>, p. 8 [octobre 2011].

15. Voir ses introductions à l'édition Pléiade des romans d'Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1997 ; t. II, 2000 ; t. III, 2003 ; t. IV, 2008.

16. Aragon, *Henri Matisse, roman* [1971], Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1998, p. 378.

17. Daniel Bougnoux, « La tragédie politique », *op. cit.*, p. 61.

18. Voir encore le récent colloque de mars 2004 sur « Aragon politique », organisé par l'Équipe de Recherche Interdisciplinaire sur Elsa Triolet et Aragon (ÉRITA), sous la direction de Luc Vigier et de Reynald Lahanque, *Recherches Croisées Aragon Elsa Triolet*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, n° 11, 2007.

l'esthétique de l'auteur excède les cadres que celui-ci s'est donnés), et peu abordée du point de vue de l'écriture elle-même. Il est donc nécessaire d'en reprendre et d'en réélaborer ici les termes, de façon synthétique (et non chronologique dans l'évocation des événements clés). C'est en variant les angles, tout en montrant la cohérence à tous niveaux (intime, historico-politique et littéraire) de la fidélité de principe d'Aragon au PCF que pourra s'éclairer la tension permanente chez lui entre « devoir-dire » et « vouloir-dire »<sup>19</sup>.

Que son appartenance au PCF relève d'une problématique identitaire, d'une quête de légitimité, Aragon l'a dit lui-même<sup>20</sup>, mais l'identification du Parti à une famille, qui fait aussi partie de la phraséologie communiste de l'époque<sup>21</sup>, prend une résonance particulière dans son cas. Comme l'ont bien montré Daniel Bougnoux<sup>22</sup> puis Roselyne Waller<sup>23</sup>, l'histoire politique d'Aragon répète son histoire individuelle. Le mensonge familial sur sa naissance (jusqu'à 21 ans, Aragon, fruit d'une union illégitime, a vécu comme frère de sa mère et fils adoptif de sa grand-mère), a certainement déterminé sa manière caractéristique de veiller à ne pas dévoiler l'indicible (les doutes politiques) :

Le Parti lui fut cette famille qu'il avait eue – pleine de mensonges et de drames refoulés. [...] son engagement lui offrit non la solution de ses contradictions intimes, mais une façon de les objectiver, les répéter et les étendre à la taille de l'histoire et des appareils qui la font. [...] [Aragon] aura recherché la déchirure, qui lui rappelait quelque chose<sup>24</sup>.

En effet, à la problématique intime de l'intériorisation du conflit (le dédoublement, l'aveuglement volontaire dès l'origine en soi, et non seulement le fruit des circonstances historiques), l'échelle de l'Histoire

19. Yves Lavoine, *Aragon journaliste communiste. Les années d'apprentissage, 1933-1953*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Strasbourg 2, 1984, p. 548.

20. Voir les fameux vers : « Salut à toi Parti ma famille nouvelle / Salut à toi Parti mon père désormais », « Comment l'eau devint claire », *Les Yeux et la mémoire, Œuvres poétiques complètes*, t. II, éd. Olivier Barbarant, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 37.

21. « C'est dans le langage familier des communistes l'habitude d'appeler le Parti, *la Famille*. » (Aragon, *L'Homme communiste*, Paris, Gallimard, 1946, p. 32, note 1).

22. Daniel Bougnoux, « Roman des origines, roman familial, *Roman inachevé* », dans Suzanne Ravis-Françon (dir.), *Aragon 1956*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence (5-8 septembre 1991), Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1992, p. 308-309.

23. Voir Roselyne Waller, *Aragon et le père, romans*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2001, et « Une mythologie dont j'étais à la fois le Sphinx et l'Œdipe... », *La Parole ou l'énigme, op. cit.*, p. 32.

24. Daniel Bougnoux, « Roman des origines, roman familial, *Roman inachevé* », *op. cit.*, p. 308-309.

vient donner sens et maîtrise (fondre le traumatisme personnel dans une cause commune le légitime en le rendant plus supportable).

On comprend pourquoi Aragon a toujours préféré « l'écriture indirecte<sup>25</sup> » et le « mentir-vrai » du roman à l'exposition radicale de soi, qu'il a redoutée depuis sa pratique (restreinte) de l'écriture automatique (où la thématization du « secret » à préserver, qui traverse son œuvre, est déjà très forte), comme par son refus de l'autobiographie en tant que telle. Cela explique aussi qu'il se soit très peu livré à l'autocritique directe, après l'ébranlement de 1956, et qu'il ait pu, en tant que membre du Comité central à ce moment-là, à la fois être solidaire avec la direction du PCF dans le déni du XX<sup>e</sup> Congrès, et inscrire allusivement son déchirement politique, comme on sait, dans les vers du *Roman inachevé* : ceux-ci annoncent ce qu'on appelle la « dernière période », poétique et romanesque, d'Aragon, hantée par le vertige identitaire.

C'est *La Mise à mort* (1965), au premier chef, qui dramatise ce mécanisme de « défense psychotique<sup>26</sup> » et politique consistant à désigner le coupable comme autre en soi, double-ennemi (l'écrivain communiste Anthoine), qu'on ne peut néanmoins « tuer » sans devenir fou (dans la scène finale de l'attaque du double-reflet dans le miroir). Mais il est intéressant de constater que bien avant l'engagement communiste d'Aragon, cette représentation se trouve déjà préfigurée aux époques dadaïste et surréaliste, ce qui montre combien l'appartenance au PCF contribue à alimenter et à structurer un ressort psychique très tôt objectivé par la fiction. Ainsi, dans la courte pièce de théâtre *L'Armoire à glace un beau soir* (1922), c'est le cadre faussement léger du vaudeville qui permet de contenir la folie ainsi que la pulsion autodestructrice : en protégeant le secret de l'armoire à glace qu'ils refusent d'ouvrir, Lénore et Jules échappent à la folie en jouant la jalousie, et par là leurs identités respectives, devant le miroir. La violence contre soi est alors détournée vers l'autre : après que Jules a manqué l'attaque de son reflet (« Ça rentrerait dans la poitrine des éclats du miroir. Mais il n'y a qu'une étoile [...] qui me barre<sup>27</sup> »), le texte laisse entendre qu'il tue finalement Lénore.

Plus généralement – c'est la thèse de Julia Kristeva –, l'engagement d'Aragon aurait ainsi joué le rôle de garde-fou lui permettant de continuer à vivre, non seulement après 1956, mais dès les premières années de son adhésion (sa tentative de suicide date de 1928) : « La simultanéité de l'adhésion au Parti communiste et de l'écriture de *La Défense de l'infini* laisse penser que le choix politique a pu jouer un rôle de contrepoids inconscient par rapport aux risques de l'imaginaire<sup>28</sup>. » L'analyse psychanalytique de

25. « Le roman, c'est-à-dire l'écriture indirecte », Aragon, Préface d'*Aurélien* [1944; 1966], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, p. 21.

26. Daniel Bougnoux, « Roman des origines, roman familial, *Roman inachevé* », *op. cit.*, p. 307.

27. Aragon, *Le Libertinage* [1924], Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1983, p. 140.

28. Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 201.

Julia Kristeva, centrée sur *Le Con d'Irène*, réduit les « risques » en question à l'annulation de soi dans une confusion avec le féminin (en réaction à la défaillance du père et de la loi, l'écrivain tente en vain de s'appropriier par les mots l'infini sensoriel, fantasmatique, de la jouissance d'Irène). Mais ce qu'Aragon appelle « l'infini », et qui l'a conduit à l'autodafé de son impossible roman fin 1927, est beaucoup plus indéterminé : cela renvoie chez lui, indistinctement, à tout ce qui lui échappe, dans lequel il peut se perdre (l'imaginaire, la folie, le rêve, la passion amoureuse...).

S'explique peut-être ainsi l'excès dont Aragon fait aussi preuve pour préserver, quoi qu'il lui en coûte, l'idéal communiste. Pour Olivier Barbarant, dont la thèse s'articule autour de cette notion d'excès – dans la poésie aragonienne –, « ce qui fait problème dans l'itinéraire politique de l'écrivain », c'est en effet « l'incapacité à placer quelque action que ce soit sur un autre plan que passionnel »<sup>29</sup>. Une homologie s'esquisse alors entre la logique des actions du responsable politique et celle des écrits militants de l'auteur : Aragon force le trait quand il doute, ce qui l'amène à se conformer parfois à sa propre caricature – dont il faut se garder d'être dupe.

Pour ne prendre qu'un exemple, c'est au cours de l'été 1936, alors qu'il était en URSS, qu'Aragon commence à entrevoir la terreur du régime stalinien : à l'enterrement de Gorki en juin, et en août lors de l'arrestation de son beau-frère Primakov qu'il savait innocent. Aragon ne fera entendre ses doutes que tardivement, et de façon cryptée, d'abord dans son article « Les Clefs » des *Lettres françaises*, en février 1964, puis sous forme romanesque, au début de *La Mise à mort*, un an plus tard. Mais en attendant, c'est au plus fort du malaise, à l'automne 1936, qu'Aragon s'emploie à étouffer la dénonciation des pratiques soviétiques lancée par Gide, en tentant de dissuader ce dernier de publier son *Retour de l'URSS*, puis en faisant bloc avec le PCF pour condamner vertement l'ouvrage<sup>30</sup>.

La surenchère dont font preuve certains écrits militants d'Aragon va dans le même sens<sup>31</sup> : son recueil *Les Yeux et la mémoire*, où l'apologie du Parti tourne à vide et ennue par la lourdeur des procédés poétiques abondamment et mécaniquement déployés, Aragon commence à l'écrire à l'automne

29. Olivier Barbarant, *L'Opéra de la personne : le sujet, la voix et l'histoire dans l'œuvre poétique d'Aragon de Les Yeux et la mémoire (1954) à Les Poètes (1960)*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université Paris 7, 1994, p. 290.

30. Voir Sidonie Rivalin et Luc Vigier, « Aragon et Gide : regards croisés sur 1936 », *Recherches Croisées Aragon Triolet*, n° 11, 2007, p. 115-128.

31. Surenchère différente, toutefois, des excès de la propagande, au début de l'engagement (le poème « Front rouge » et le recueil *Hourra l'Oural*), à mettre au compte d'un ultragauchisme, dans la continuité de l'excès surréaliste, par lequel Aragon veut montrer ses bonnes dispositions à l'égard du Parti. Aragon dira de *La Sainte Russie* (1932) : « Ce conte atteste une volonté de grossièreté assez primitive, à laquelle, en ce temps du passage, je me croyais astreint pour servir » (propos repris dans *Aragon parle avec Dominique Arban*, Paris, Seghers, 1968, p. 93).

1953, soit quelques mois seulement après la cuisante humiliation subie, en mars, lors de la fameuse affaire du portrait de Staline, dessiné par Picasso à la une des *Lettres françaises*, à la mort du dirigeant soviétique. Le contraste est saisissant, entre l'idéalisation poétique du Parti et le caractère primaire de la querelle idéologique qui vient de se déchaîner en son sein, prétexte à un règlement de comptes de la part de ses adversaires (la ligne ouvriériste, anti-intellectualiste promue par Lecœur et Billoux, en l'absence de Thorez, depuis fin 1950). Aragon en a fait durement les frais, entre l'autocritique publique et la publication intimée par la direction des indigestes lettres d'accusation reçues des militants. Mais il pousse à l'excès ce qui le mine :

J'appartiens à une catégorie d'hommes qui ont toujours cru plus fort qu'ils n'ont craint, me comprenez-vous ? Eh bien, dans ces années [...] où j'écrivais *Les Communistes*<sup>32</sup> peut-être pour cela même, et encore les années tout de suite après, j'étais la proie en même temps de cette certitude qui était ma vie et d'un doute affreux, qui me venait je ne sais d'où. C'est cette contradiction qui me faisais écrire. Et voilà que, sans doute parce que la lumière était si forte, on ne voyait plus dans ce que j'écrivais que la lumière, comme si la lumière n'engendrait pas l'ombre, et pouvait être lumière sans remuer les ténèbres<sup>33</sup>.

Cette simplification constatée chez le lectorat communiste, lors de la rencontre organisée par le Comité central, en juin 1949, à la Grange-aux-Belles, Aragon en fera même, rétrospectivement, une raison de l'inachèvement des *Communistes*<sup>34</sup>.

L'approche psychologique du fait politique, croisant comme on l'a vu des enjeux littéraires, contribue à dépasser le jugement moral sur l'aveuglement volontaire d'Aragon (traduit en « compromission »), ainsi que le « diagnostic » élémentaire de « masochisme », qu'appellent des témoignages comme celui de Jean-Pierre Chabrol, à qui Aragon aurait confié : « Je ne me suis pas réveillé un seul matin sans me dire : "C'est aujourd'hui que je déchire ma carte du parti" »<sup>35</sup>. Mais cela ne doit pas pour autant conduire à relativiser le combat politique d'Aragon, en minimisant l'importance des circonstances historiques.

On peut en effet penser qu'outre le besoin de reconnaissance, les enjeux de pouvoir viennent prosaïquement interférer dans l'engagement d'Aragon : le sociologue Philippe Olivera lit ainsi l'appartenance d'Aragon au PCF comme une stratégie de positionnement au sein du champ littéraire, afin d'y conserver une position éminente<sup>36</sup>. Comme on sait, le

32. La rédaction proprement dite du roman a lieu de 1948 à 1951.

33. Postface au *Monde réel* [1966], t. II, Paris, Messidor/Temps actuels, 1982, p. 595.

34. Dans sa postface au *Monde réel*, *ibid.*, p. 593.

35. Propos rapportés par Valère Staraselski, *op. cit.*, p. 249.

36. Notamment dans « Le sens du jeu. Aragon entre littérature et politique (1958-1968) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 111-112, 1996, p. 76-84.

ralliement d'Aragon, et plus largement des surréalistes au PCF, a plus tenu, initialement, à un idéal anticonformiste vague (anticolonialisme, haine de la bourgeoisie...) qu'à une adhésion à un corps de doctrine ; il s'agissait notamment de conserver la position d'avant-garde qui était la leur, lorsqu'ils redoutaient la concurrence d'autres groupes, comme celui du Grand Jeu. Par la suite, pour Aragon dont la situation a été, de fait, écrasante parmi les écrivains communistes, à partir de 1934-1935 et plus encore après 1945, les bénéfices matériels et symboliques ont été considérables : notoriété et autorité intellectuelle privilégiées, grâce à l'imposant appareil éditorial et promotionnel du PCF, dont Aragon n'a pas seulement profité, mais dont il a organiquement fait partie – outre la direction de grands journaux, rappelée plus haut, il a été lui-même éditeur<sup>37</sup>, et contrôlait largement les célèbres ventes annuelles de livres du CNE.

Pour autant, on ne saurait nier que les choix d'Aragon lui ont aussi été dictés par sa responsabilité d'intellectuel, qui ne pensait pouvoir agir sur ses contemporains qu'à travers le relais d'un organe institutionnel puissant, comme le rappelle Daniel Bounoux<sup>38</sup>. L'esprit de sacrifice était alors très répandu au PCF : l'idéal communiste en valait la peine ; il fallait être solidaire, quoi qu'il en coûtât, avec la direction du PCF, avec l'URSS, pour ne pas donner des armes à l'ennemi de classe. Ainsi, lorsqu'Aragon met de côté ses scrupules à l'automne 1936, à propos du livre de Gide, c'est aussi contre les effets démobilisateurs que celui-ci pourrait avoir, dans le contexte de la guerre d'Espagne. De même, on imagine mal comment Aragon aurait pu écrire ses articles justifiant le pacte germano-soviétique<sup>39</sup> sans états d'âme ; mais pour lui, la cause de la paix et de l'antifascisme ont sans doute pris le pas là aussi sur la conscience individuelle.

Ainsi, sur le plan strictement politique, Aragon suit globalement l'évolution du Parti – sauf pendant la « drôle de guerre » où, mobilisé, il échappe au virage défaitiste du PCF intimé par Moscou, et pendant les débuts de l'Occupation où, coupé du Parti, en zone Sud, il est préservé des louvoiements de ce dernier avec les nazis. Aragon est donc passé, avec le PCF, de l'internationalisme à la voie du communisme national, depuis le tournant opéré en 1934-1935 par le Parti, voie finalement reprise pendant la Résistance et à la Libération : c'est alors essentiellement à travers ses articles de critique littéraire qu'Aragon manifeste son appui politique (contre le projet de Communauté européenne de défense en 1948, contre l'OTAN en 1949...), en faisant des parallèles plus ou moins probants entre

---

37. En tant que directeur de la maison d'édition des Éditeurs Français Réunis, de 1949 à 1955.

38. Daniel Bounoux, « La tragédie politique », *op. cit.*, p. 52.

39. Dans *Ce soir*, du 23 au 26 août 1939, Aragon interprète le pacte comme le triomphe de Staline sur Hitler, qui aurait capitulé, et comme une réponse obligée des Soviétiques à l'anticommunisme franco-anglais, réponse qui doit encourager au contraire les Européens à faire alliance avec Staline pour la paix.

époques historiques<sup>40</sup>, ou en osant des relectures acrobatiques. On pense à son fameux article de défense de Barrès, en 1948, où, avec un sens certain de la provocation tranquille, Aragon défend le nationalisme de l'auteur avec les arguments du PCF (les communistes s'estimant en effet les plus patriotes)<sup>41</sup>. Mais bien sûr, il taît l'indicible, pour le coup, de la fascination qu'il voue à l'œuvre de Barrès, à savoir le rêve, interdit au militant, de l'individualisme – la fuite ambiguë à Venise du personnage de Pierre Mercadier dans *Les Voyageurs de l'impériale*, condamnée et enviée par le narrateur, n'étant pas sans incliner vers le modèle barrésien<sup>42</sup>, par exemple.

On comprend ainsi le permanent exercice d'équilibrisme auquel se sera livré Aragon : ne jamais sortir de la ligne idéologique du PCF, tout en se permettant quelques audaces, critiques ou compensations. Cela empêche d'identifier sa position à telle réaction, à tel écrit pris isolément, et de le stigmatiser à peu de frais, puisque sa biographie politique apparaît tout entière prise dans cette dialectique, sur le modèle de sa réaction en deux temps aux événements de Hongrie : le CNE, largement identifié à Aragon même s'il n'en était pas précisément le président à l'automne 1956, refuse de condamner explicitement la répression soviétique de l'insurrection de Budapest, couvrant l'impossible désaveu du PCF sous le motif que son statut lui interdit de prendre une position politique ; puis Aragon refuse également de signer la protestation regroupant intellectuels communistes et non-communistes. Mais finalement, de façon moins visible, quelques mois plus tard (en juin 1957), il écrit une lettre aux autorités hongroises, en qualité de président du CNE qu'il était à nouveau, pour demander la grâce de deux écrivains condamnés à mort – qu'il obtient.

Et effectivement, lorsqu'Aragon, à la faveur du desserrement de la contrainte idéologique dans les années 1960, commence à se désolidariser ouvertement du PCF en critiquant publiquement les décisions soviétiques<sup>43</sup>, la sanction ne se fait pas attendre. En janvier 1969, le PCUS coupe les vivres aux *Lettres françaises* en supprimant les abonnements soviétiques, dans l'indifférence du Parti, plus soucieux de préserver ses rapports avec Moscou que de défendre Aragon, qui perd ainsi son journal en 1972, dans une grande amertume : « à la fin des fins [...] qu'on ne me bassine plus de

40. Voir *La Lumière de Stendhal*, Paris, Denoël, 1954, notamment p. 28 et p. 99.

41. « S'il faut choisir je me dirai barrésien » [*Les Lettres françaises*, n° 238, 16 décembre 1948], *ibid.*, p. 265.

42. Le chapitre « Mon triomphe de Venise » dans *Un homme libre*, et « La Mort de Venise », dans le recueil *Amori et Dolori Sacrum*.

43. Principalement en 1966, où il publie dans *L'Humanité* (du 16 février) une protestation contre le procès Siniavski-Daniel, et en 1968, où il condamne sans ménagements, et par deux fois, la répression soviétique du printemps de Prague, dans « J'appelle un chat un chat » (*Les Lettres françaises*, n° 1248, 11 septembre 1968) et dans sa préface à *La Plaisanterie* de Kundera, « Ce roman que je tiens pour une œuvre majeure » (*Les Lettres françaises*, n° 1252, 9 octobre 1968).

ma légende » ; « j'ai appris quand j'ai mal à ne pas crier. Cela m'a beaucoup servi ces jours-ci »<sup>44</sup>.

Le sacrifice de la conscience, chez Aragon, doit donc toujours être mesuré à l'aune de l'influence réelle qu'il a eue – certaine, mais toujours limitée. C'est d'autant plus le cas sur le plan de la politique culturelle du Parti : on présente toujours Aragon comme un acteur clé dans la définition de la ligne artistique et littéraire du PCF (il est vrai qu'en tant que membre du Comité central, il participait aux négociations, et a été en partie écouté, notamment grâce à la protection de Thorez), mais cet espace d'initiative était précaire, et n'a pu se conquérir sans un certain nombre de concessions : « J'ai compris entre autres comment et par quoi l'on pouvait dans le parti influencer sur l'évolution du parti. Je n'y ai jamais joué qu'un rôle accessoire, [...] mais tout de même<sup>45</sup> ». Vincent Kaufmann a raison de dire que l'argument de « changer le parti de l'intérieur, s'y démarquer [...] est aujourd'hui encore ce qui sert de ligne de défense à tant de commentateurs soucieux qu'on rende justice à Aragon<sup>46</sup>. » Or, il ne s'agit pas de faire le compte des déshonorants et des justes combats, comme si ceux-ci se compensaient, mais de montrer comment la tension permanente entre autonomie et contrainte s'éclaire de cet esprit de sacrifice pour lequel Aragon aura eu une vocation particulière, comme le rappellent ces mots rapportés par Pierre Daix : « tout ce à quoi j'ai consenti pour me faire entendre de ce Parti<sup>47</sup>... »

Ainsi, Aragon aura principalement œuvré pour une ouverture intellectuelle du PCF, contre une tenace tendance à l'ouvriérisme, auquel il s'est heurté dès son adhésion (époque où, selon ses mots, « la vie dans le parti pour un intellectuel était assez intolérable<sup>48</sup> »), mais y compris dans les années 1950, comme on l'a vu. On peut suivre l'évolution de la place d'Aragon dans le Parti à son positionnement plus ou moins assuré sur cette question. En effet, ses réactions aux remarques désobligeantes sur ses choix esthétiques, voire aux attaques dont il fait l'objet, sont d'abord doubles là aussi.

À la Grange-aux-Belles, en 1949, Aragon commence par courber l'échine devant ses lecteurs communistes, en faisant amende honorable (« J'ai fait ce que j'ai pu. Je n'ai peut-être pas très bien réussi, mais c'est que je ne connais pas encore assez mon métier, que j'ai encore à apprendre<sup>49</sup> »)

44. Aragon, « La valse des adieux » [*Les Lettres françaises*, n° 1455, 11 octobre 1972], *Le Mentir-vrai*, Paris, Gallimard, 1980, p. 668.

45. *Aragon parle avec Dominique Arban*, op. cit., p. 91.

46. Vincent Kaufmann, « Les infortunes de l'appartenance », *Romanic Review*, vol. 92, n° 1-2, janvier-mars 2001, p. 108.

47. Intervention de Pierre Daix lors de la discussion de sa communication, *Aragon 1956*, op. cit., p. 240.

48. *Aragon parle avec Dominique Arban*, op. cit., p. 91.

49. Voir ses propos repris dans « *Les Communistes à la Grange-aux-Belles*. Aragon répond à ses témoins », *La Nouvelle Critique*, n° 8, juillet 1949, p. 81.

puis, quelques mois plus tard, lors d'une « Bataille du livre » au même endroit, il reprend ses droits de créateur :

Si, dans la salle, on donne la parole à un spectateur, il ne suffit pas que ce soit un ouvrier pour qu'il ait raison. Cette jeune fille qui, jusqu'à ce soir, lisait *Confidences*, ne va pas m'apprendre mon métier. [...] Il est démagogique de prétendre que je dois recevoir tous les conseils de mes lecteurs et m'y conformer<sup>50</sup>.

On peut faire le même constat lors de l'affaire du portrait de Staline, en 1953, quand, assuré du soutien de Thorez alors en URSS, Aragon peut à nouveau affirmer que « la parole est aux créateurs<sup>51</sup> ». Rafferme dans le Parti, Aragon élargit alors sa dénonciation de la « critique de masse » à celle des « séparatistes » pour qui les communistes ont forcément raison contre tous, en retournant le terme de De Gaulle contre le sectarisme de ces faux marxistes. Il répond ainsi à une critique communiste à propos de Robert Merle :

Si Robert Merle [...] (ou tout autre), entendait les choses « au sens où [nous les entendons, nous communistes] », il serait un marxiste conséquent, ce que déjà beaucoup de membres du parti communiste sont loin d'être ; [...] Exiger de lui cela, c'est exiger qu'il soit communiste. [...] Et c'est séparer le monde en deux catégories bien nettes : les communistes, qui seuls sont intelligents, seuls distinguent le bien du mal, seuls peuvent être reconnus comme des créateurs, ayant du talent, [...], et les autres qui ne son rien de tout cela. Pour ne pas dire plus.

Cette conception *séparatiste* est celle de l'anticommunisme, ce n'est pas celle du parti communiste, pour autant que je sois renseigné à ce sujet. Je ne m'y arrêterai donc pas<sup>52</sup>.

La suite est connue : l'important discours d'Aragon au Congrès d'Ivry (juin 1954), puis surtout, la résolution finale du Comité central d'Argenteuil (mars 1966), qu'il a élaborée en grande partie, consacrent la reconnaissance officielle des droits des créateurs au « libre déploiement de leur imagination, de leur goût et de leur originalité<sup>53</sup> ».

Le rapport organique d'Aragon au PCF aura donc singulièrement compliqué son énonciation : espérant faire accepter ces principes (avec sans doute le souhait que sa propre esthétique romanesque soit aussi reconnue), Aragon a paradoxalement défendu les causes réactionnaires du Parti

50. Discours du 25 avril 1950, repris dans « Le Roman et les critiques », *La Nouvelle Critique*, n° 17, juin 1950, p. 85.

51. Aragon, « La parole est aux créateurs », *Les Lettres françaises*, n° 462, 23 avril 1953.

52. Aragon, « Webster, Stendhal et Robert Merle », *Les Lettres françaises*, n° 485, 8 octobre 1953, repris dans *La Lumière de Stendhal*, op. cit., p. 147.

53. *Aragon et le Comité central d'Argenteuil : inédits de Louis Aragon et de Louis Althusser*, *Annales de la Société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*, n° 2, Rambouillet, 2000.

en matière d'art et de culture, allant même parfois plus loin que ce qui était attendu de lui, avec ce besoin de surenchère qui est le sien.

Rappelons, par exemple, que contrairement à ce que l'on retient généralement à propos du réalisme socialiste (Aragon servilement soumis aux dogmes du PCF), en 1934-1935, c'est de son propre chef que l'écrivain s'est improvisé introducteur, défenseur et pseudo-théoricien du réalisme socialiste en France, à la faveur des débats d'alors sur le réalisme, alors que le PCF, qui n'a pas à proprement parler de politique littéraire à cette époque, ne s'était pas encore saisi de l'affaire (il faudra attendre pour cela le contexte de la guerre froide)<sup>54</sup>. Il s'agit clairement là d'un vague slogan jdanovien destiné à montrer sa bonne volonté au PCF. Parallèlement, Aragon prend violemment part, après guerre, à la polémique contre l'art abstrait, en défendant Fougeron, principal représentant du « nouveau réalisme français<sup>55</sup> » ; lors de sa contre-attaque, suite à l'affaire du portrait de Staline, à laquelle Fougeron avait participé, Aragon se permet néanmoins de mettre en cause vertement une des toiles du « protégé » de Lecœur, *Civilisation atlantique* : « Je ne veux pas me livrer à la description de ce tableau parce que, ramené aux mots, il deviendrait plus consternant que nature<sup>56</sup> ». Enfin, Aragon a pu se faire le relais de l'ordre moral du PCF<sup>57</sup>, allant jusqu'à désavouer une partie de son œuvre des années dadaïstes-surréalistes, qu'il jugea sans doute trop provocante, en ne reconnaissant pas certains textes de son vivant (*Le Con d'Irène*, *L'Instant*, *Les Aventures de Jean-Foutre la bite*), ou en refusant de les rééditer (*Le Traité du style*, et sa préface de 1924 au *Libertinage*), tout en se moquant par ailleurs de l'exigence caricaturale de représenter le « bien », à travers des « héros positifs »<sup>58</sup>.

On constate alors que cette dimension sacrificielle, déterminante dans l'itinéraire politique d'Aragon, se retrouve de façon récurrente dans son œuvre, le fantasme du martyr étant constitutif de son imaginaire, notamment à travers le paradigme chrétien, étonnant sous sa plume d'athée. On a souvent interprété ce thème comme une représentation paroxystique de la culpabilité politique, dans l'espoir secret d'une rédemption. Or chez Aragon, les images sacrificielles débordent la seule question politique, puisqu'elles peuvent renvoyer aussi bien au drame identitaire qu'à la souffrance amoureuse, comme dans ces vers des *Yeux d'Elsa* :

54. Voir Philippe Baudorre, « Le réalisme socialiste français des années trente : un faux départ », *Sociétés & représentations*, n° 15, décembre 2002, p. 35-38.

55. Aragon, Préface aux *Dessins de Fougeron*, Paris, Les 13 Épis, 1947.

56. Aragon, « Toutes les couleurs de l'automne », *Les Lettres françaises*, n° 490, 12 novembre 1953.

57. Voir par exemple son article « Romain Rolland ou le triomphe du cœur », où il condamne les « écrivains du mal », comme Sartre ou Genet (*Les Lettres françaises*, n° 256, 21 avril 1949).

58. Voir notamment *La Lumière de Stendhal*, *op. cit.*, p. 132 et p. 145, et la critique au sein même de son roman *La Mise à mort*, *op. cit.*, p. 473 sq.

Ô saints Sébastiens que la vie a criblés  
 Que vous me ressemblez que vous me ressemblez  
 Sûr que seuls m'entendront ceux qui la faiblesse eurent  
 De toujours à leur cœur préférer sa blessure<sup>59</sup>.

Ainsi, cette figure de saint Sébastien est invoquée bien avant l'engagement communiste, dans des textes surréalistes comme *Paris la nuit*<sup>60</sup> ou *Le Mouvement perpétuel*<sup>61</sup> (dans sa dimension masochiste et homosexuelle). Les fils intime, politique et littéraire se croisent donc en permanence chez Aragon : la figuration du châtiment sans évocation de la faute, par le recours aux images collectives, permet de donner une grandeur à ce qui n'en a pas, et de se dérober à toute explication univoque (« le tort que je me reconnais même si je ne savais plus de quoi<sup>62</sup> »). Pour Olivier Barbarant, la fantasmagorie du martyr chez Aragon témoigne du besoin de démesure, d'intensité, de dépense de soi-même, fécond pour le sujet poétique, mais aliénant pour le sujet politique, qui se soumet alors au discours collectif<sup>63</sup>. Précisons donc, pour finir, cette question de la tension entre écriture et contrainte politique.

Pour reprendre la formule d'Yves Lavoine, « on peut parler [chez Aragon] d'une conscience déchirée entre la norme interne, le vouloir-dire, et la norme externe, le devoir-dire<sup>64</sup> » : cela se traduit d'abord par une dimension d'autopersuasion très forte dans ses écrits, arrimée au besoin et à « la croix de croire », comme on l'a vu, qu'on aurait tort de rejeter *a priori* comme une impression de lecture non-objectivable. Yves Lavoine, dans sa thèse sur *Aragon journaliste communiste*, a bien analysé la rhétorique militante, prescriptive, caractérisée par une pesanteur didactique et stylistique, à laquelle cède parfois Aragon, jusqu'à conclure que la « qualité littéraire [des articles] est souvent en raison inverse de leur teneur politique explicite<sup>65</sup> ». Selon lui, l'écriture d'Aragon serait même un révélateur direct de la relation de celui-ci à son parti : « Les moments de tension se caractérisent par la longueur et la complexité de la phrase (nombreux enchâssements) et de l'article ; le style est souvent terne. Exemplaaires de ce point de vue sont les "Réflexions sur l'art soviétique"<sup>66</sup>. »

59. Aragon, *Les Yeux d'Elsa* [1942], repris dans *Œuvres poétiques complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 762-763.

60. « [...] dans le jardin, chaque arbre avait son Sébastien [...] ». Je me sens à la fois ce corps attaché, et celui qui se promène » (*Le Libertinage*, *op. cit.*, p. 201).

61. Dans le « Poème de cape et d'épée », « Saint Sébastien arrache un peu ses flèches / Le païen les ramasse et les lèche », *Le Mouvement perpétuel* [1926], repris dans *Œuvres poétiques complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 131.

62. Aragon, *Blanche ou l'Oubli*, Paris, Gallimard, 1967, p. 274.

63. Olivier Barbarant, *op. cit.*, p. 293.

64. Cité *supra*, note 19.

65. Yves Lavoine, *op. cit.*, p. 127.

66. *Ibid.*, p. 742.

On pourrait transposer l'analyse pour certains passages romanesques, comme l'hymne à l'avenir à la fin de *La Semaine sainte*, dont la phraséologie communiste, promettant l'avènement d'un monde meilleur, ne saurait convaincre dans ce roman de la désorientation, où les personnages perdent au contraire le sens de l'Histoire. Dans « La valse des adieux », Aragon s'élèvera contre « cette prétention qu'on a de [lui] imposer comme un devoir un perpétuel optimisme » : « Je ne connais rien de plus cruel en ce bas monde, que les optimistes de décision<sup>67</sup> ». C'est sa propre puissance d'illusion qu'il vise du même coup : il est à cet égard frappant de constater qu'il s'insurgeait déjà, au début des années 1920, contre le fait que ses amis surréalistes le trouvaient « optimiste<sup>68</sup> ».

Mais si certains critiques répugnent à parler d'autopersuasion chez Aragon, tous s'accordent désormais à constater que l'auteur a « plac[é] son œuvre sous l'autorité d'une formule, le réalisme socialiste, peu conforme à sa propre pratique, et que celle-ci ne pouvait qu'excéder<sup>69</sup> », alors qu'il s'agit d'une même volonté de recadrage *a posteriori* de ses écrits, destinée à combattre le doute et le désordre en soi. Il faut dire que la notion est tellement disqualifiée aujourd'hui, identifiée à une écriture caricaturalement partisane, que l'on ne voit guère comment il pourrait en être autrement. Mais même à l'époque, ce qu'Aragon en dit n'a pas de valeur théorique en soi, puisque la définition qu'il en donne est tellement large (revenant à en faire un moyen de connaissance de la réalité – « réalisme » – et de transformation – « socialiste »<sup>70</sup> – de celle-ci) que toute la littérature peut, peu ou prou, s'y rapporter.

Ce qui importe ici, c'est de souligner qu'Aragon n'a pas écrit les romans qu'on attendait de lui : la critique soviétique aurait ainsi souhaité que *Les Cloches de Bâle* fût centré sur Clara Zetkin comme « type du révolutionnaire authentique dont a besoin le nouveau réalisme<sup>71</sup> », plutôt que sur l'hésitante (mais fascinante) Catherine ; les militants n'ont, à raison, pas retrouvé l'écho de leurs combats dans *Aurélien*, qui s'est peu vendu. Les romans d'Aragon n'ont pas eu d'effet mobilisateur, et Aragon reste pour le PCF avant tout « le plus grand poète de France<sup>72</sup> ». Ses anti-héros (vaincus, faibles, irrésolus) sont très loin de l'incarnation idéale du militant communiste inébranlable ; on ne peut pas non plus parler de romans à thèse pour le cycle du *Monde réel*, tant les thèses en question apparaissent, soit artificielles (la conversion d'Armand à la cause du prolétariat, parachutée à

67. Aragon, « La valse des adieux », *op. cit.*, p. 666.

68. Voir « Je te déteste, univers », dans *La Défense de l'infini*, édition renouvelée par Lionel Follet, Paris, Gallimard, 1997, p. 326.

69. Daniel Bougnoux, dans Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 13.

70. Aragon, *Pour un réalisme socialiste*, Paris, Denoël et Steele, 1935.

71. Reynald Lahanque, *Le Réalisme socialiste en France (1934-1954)*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université Nancy 2, 2002, p. 197-198.

72. Il est désigné ainsi dans les *Cahiers du communisme*, n° 5, mai 1950.

la fin des *Beaux quartiers*<sup>73</sup>), soit ambiguës (dans *Les Voyageurs de l'impériale*, comme on l'a vu), ou bien encore emportées dans le foisonnement romanesque (dans *Les Communistes*).

Pour les derniers romans, l'étiquette du réalisme (devenu « sans rivages<sup>74</sup> ») se vide encore un peu plus de son contenu, Aragon la maintenant seulement dans un souci d'unification rétrospective de son œuvre. Avec son image de la « bouteille à la mer<sup>75</sup> » pour qualifier ses textes, on voit qu'il commence à désespérer de la communauté, dans la continuité de la déprise exprimée un peu avant dans l'épilogue des *Poètes* :

Du moment que jusqu'au bout de lui-même le chanteur  
a fait ce qu'il a pu  
Qu'importe si chemin faisant vous allez m'abandonner [...]  
Je vous laisse à mon tour comme le danseur qui se lève  
une dernière fois<sup>76</sup>.

Il faut pourtant se garder de ne voir là que le signe du vieillissement de l'auteur, car se révèle une disposition profonde qui traverse toute son œuvre, celle de la « dérive<sup>77</sup> », par principe contraire aux cadres esthétiques et idéologiques du PCF :

Je dérive. Il faudrait peindre d'après nature et s'en tenir là mais cela  
M'est impossible<sup>78</sup>.

En effet, contrairement à l'écriture de la « contrebande » ou du détour qu'on se plaît à décrypter çà et là chez Aragon, traduisant un contrôle rigoureux de l'énoncé et requérant la connivence du lecteur, ce principe de dispersion et de mouvement propre de l'écriture est avant tout tourné vers soi, sans apparent souci d'être compris : « Je m'y perds. Si je vous fatigue, allez à la pêche<sup>79</sup>. » Aragon ira jusqu'à en faire un véritable pivot entre l'écriture littéraire et journalistique, afin de montrer, dans la dernière période des *Lettres françaises*, combien il s'affranchit alors de la contrainte politique<sup>80</sup>.

73. Voir l'analyse de Susan Suleiman sur le « débordement » de la thèse dans ce roman, dans *Le Roman à thèse ou l'Autorité fictive*, Paris, PUF, 1983, p. 251-257.

74. Aragon, « D'un réalisme sans rivages, Préface à Roger Garaudy », *Les Lettres françaises*, n° 997, 3 octobre 1963.

75. Aragon, *Blanche ou l'Oubli*, *op. cit.*, p. 423.

76. Aragon, *Les Poètes*, « Épilogue », *Œuvres poétiques complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 488.

77. Notion étudiée dans ma thèse en cours, *La dérive dans l'œuvre romanesque d'Aragon*, Université Paris 7 [soutenance prévue en 2012].

78. Aragon, « Journal de moi », *Le Fou d'Elsa* [1963], repris dans *Œuvres poétiques complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 886.

79. Aragon, *Théâtre/Roman*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1974, p. 269.

80. Voir Emmanuelle Cordenod-Roiron, « La dérive de l'écriture d'Aragon dans *Les Lettres françaises* (1958-1972) » [Conférence au séminaire de l'équipe Aragon de l'ITEM, avril 2009] consultable sur le site de l'ITEM à l'adresse <http://www.item.ens.fr/index.php?id=377295> [octobre 2011].

Ainsi, même si la dérive procède d'un même goût de la démesure que le « besoin d'hyperbole et d'excès<sup>81</sup> » d'Aragon, elle ne peut, à la différence de ce dernier, se faire contre soi-même. L'articulation proposée par Olivier Barbarant entre poétique et politique, par ce prisme (l'énergie créatrice et l'engagement s'alimentant au même feu, bien que le sujet poétique y trouve sa voix, et que le sujet politique la perde, par soumission à un discours extérieur<sup>82</sup>), cette articulation demande alors à être repensée. L'exposition sans réserve de soi, qu'Aragon aura manifesté dans son appartenance au PCF, assoiffé qu'il était de croire et de « faire corps », est une énergie de maîtrise, pour s'arrimer à un cadre hétéronome rassurant et pour contenir ce qui échappe, une énergie de lutte contre un principe de désordre et de dessaisissement, à la fois jubilatoire et inquiétant. Paradoxale identité de la non-coïncidence, la dérive, comme le dit Serge Doubrovsky, « est exactement l'équivalent du Cogito cartésien, son revers ou son absence : Je pense, donc je fuis ; là où j'écris, je ne suis pas. La place exacte où le sujet [...] de l'écriture se trouve est donc celle où il se perd<sup>83</sup> ».

Emmanuelle Cordenod-Roiron  
*Université Paris 7 – CERILAC*

---

81. Olivier Barbarant, *op. cit.*, p. 150.

82. *Ibid.*, p. 292-293 : « la pratique de l'excès qui constitue le jeu d'équilibrisme inouï de l'écriture, [...] entr[e] bien en écho avec le positionnement idéologique : dans la frénésie d'une réalisation de soi toujours comprise comme une pure dépense, la faute serait dans la réserve ou la prise de distance ».

83. Serge Doubrovsky, « Une écriture tragique », *Poétique*, n° 47, septembre 1981, p. 333.